



Il faut maintenant parler de la tactique prêchée par Gandhi et par les congrès généraux indiens qui, conquis par son ascendant, se sont groupés autour de lui pour réaliser sa pensée (et en sont les seuls exécuteurs depuis sa condamnation).

C'est là le point capital de sa doctrine, son côté spécifique, qu'il semble paradoxal de rapprocher des méthodes occidentales : Le moyen que Gandhi préconise pour faire triompher la cause des misérables est la *non-coopération* avec le gouvernement parasitaire de l'Inde, conditionnée expressément par la *non-violence*.

Tel est l'élément primordial, la force motrice du mouvement énorme qu'il a suscité et qu'il suscite encore, car sa cause n'est pas enfermée avec lui dans le cachot de Yeradva. Gandhi a poussé si loin le devoir d'abandon de toute violence matérielle qu'il a dû forger un mot nouveau pour exprimer cette offensive purement morale : le *Satvagraha* (force-vérité, force-âme, en opposition avec la force physique).

Jamais il n'a accepté la moindre compromission avec ce devoir. Il s'est élevé véhémentement contre les défaillances des émeutiers exaspérés qui ont riposté par l'emploi des armes, aux infâmes brutalités, aux sanglantes hécatombes de la police et de l'armée anglaises. Trois fois, pour des raisons de manquement à la non-violence, il a suspendu la désobéissance, arrêté la Révolution qui était lancée et dont débordaient les multitudes d'un bout à l'autre de la gigantesque péninsule asiatique : exemple unique de l'influence d'un homme sur la masse, mais initiative infiniment grave, qui pouvait tuer le mouvement (et qui, du reste, a été reproché à Gandhi, même par quelques-uns de ceux qui l'aiment et le suivent). Il a obtenu par ses exhortations, que ses partisans — l'incalculable foule prête à tout — ne fissent rien pour s'opposer à son arrestation qu'il sentait imminente, et il a ainsi facilité aux autorités anglaises cette violence vis-à-vis de sa personne. Et cependant, plus que tout autre, il savait que son immobilisation provoquerait un notable arrêt du mouvement.

Voilà qui est bien déconcertant de la part d'un réalisateur. Et pourtant, réfléchissez avant de contester ce titre à la grande âme animatrice, au Mahatma, que trois cent millions de créatures considèrent comme un demi-dieu.

Ne modifions pas à la légère l'impression qu'il nous a donnée d'être un créateur de destinées nouvelles, n'ayant en vue que des objectifs concrets, et des solutions effectives. Continuons à prétendre que si l'on n'avait qu'un mot pour caractériser son grand génie, c'est celui de *pratique* qu'il faudrait utiliser. Il est peut-être plus réaliste encore qu'il ne se l'imagine lui-même, et il semble en vérité, dans certaines circonstances, qu'il ait attribué à des injonctions de sa conscience religieuse ce qui n'était que la conséquence de ce besoin d'action créatrice, surconscient chez lui.

Il y a lieu, tout d'abord, d'insister sur la distinction formelle qu'il a pris soin d'établir lui-même entre la désobéissance qu'il ordonne et la résistance passive. C'est à tort qu'on a utilisé ici, couramment, cette locution de *résistance passive* pour caractériser le mouvement gandhiste. Ce n'est pas une pure et simple inertie, c'est une opposition qui s'ajuste à l'oppression. Ce n'est pas la négation de l'action, c'est, au contraire, une action renforcée, demandant plus de courage que la vieille guerre de violence, et exigeant le sacrifice — c'est-à-dire le suprême effort — constant et complet.

« La force-âme, la force-amour, n'est pas le lot des faibles, au contraire... Elle lutte contre la violence, la tyrannie, toute injustice, comme la lumière contre les ténèbres. L'adoption de cette méthode dans les luttes politiques suppose l'acceptation du principe qu'on ne peut gouverner un peuple qu'avec son consentement ».

Or, cette non-coopération, cette violence morale, Gandhi ne l'a pas seulement adoptée parce qu'elle était en harmonie avec ses inclinations naturelles de douceur et avec son scrupule opiniâtre de réformateur enclin à employer tout d'abord et à épuiser tous les moyens d'action les plus généreux et les plus humains. Il croyait à son efficacité. Lorsqu'il entreprit sa campagne d'agitation en Inde, il avait les plus solides raisons de nourrir cette confiance : La méthode de résistance intégrale avait réussi en Afrique du Sud, où, pendant vingt ans, Gandhi fit œuvre de grand redresseur de misère, de souffrance, et d'injustice. Il était parvenu à sauver de la barbare oppression britannique le lamentable troupeau des 150.000 coolies indiens qui végétaient là-bas sous le joug des colons, en proie à un honteux régime fiscal et légal, et cela, en dehors de toute révolte armée, par l'exercice acharné et inépuisable du non-consentement. Il s'agissait donc d'une arme qui avait fait ses preuves.

Gandhi, si aveuglément que fût suivie sa parole, a toujours entendu répondre publiquement à toutes les objections. Il a expliqué et justifié ses moindres initiatives, dans des articles (il a créé toute une presse d'opposition) ou dans des discours, et les justifications de ce sublime militant ont presque toujours l'émotion, l'ampleur, et la profondeur lumineuse de confessions. Or, lorsqu'il parle du *Satvagraha*, c'est pour s'attacher à en démontrer l'efficacité certaine. Il a foi dans le pouvoir réel de la souffrance volontaire. Ce n'est pas tant un devoir religieux qu'il recommande qu'une mesure propre à faire aboutir les aspirations de l'Inde : la seule susceptible de les faire aboutir. Il l'a dit cent fois expressément.

Il a raison. Sa géniale intuition lui a permis de voir que l'Inde n'a pas d'autre recours contre l'Angleterre dans l'état actuel des choses.

Au moment où elle a secoué sa léthargie géante, l'Inde avait deux obstacles principaux à vaincre pour se libérer : Le premier et le plus important était son manque d'unité, résultat de la rivalité religieuse entre indouistes et musulmans, des préjugés des gens de caste contre les non-touchables, de la différence des langues. L'autre obstacle était la puissance matérielle par laquelle l'Angleterre